

Le Reporter

Le journal des étudiants et des étudiantes aux certificats de rédaction et de journalisme de la Faculté de l'éducation permanente de l'U. de M.

Année 3, Numéro 5

Avril 2002

La génétique à deux vitesses

ANDRÉS ROJAS

BRCA1 et BRCA2 : Sigles sans signification pour la plupart des gens mais qui évoquent la mort pour bien des femmes. Ce sont les noms des gènes de prédisposition aux cancers du sein et de l'ovaire. Les femmes qui portent une altération, une mutation sur l'un de ces gènes ont un risque élevé de développer un cancer. Ces lettres sont aussi synonymes de profit. Myriad Genetics, une compagnie américaine de biotechnologie, possède un brevet sur un test génétique de dépistage de ces mutations fatales. Chaque test lui rapporte plus de 3 000 \$.

DANS CE NUMÉRO

Éditorial

Démocratie et religion.....	p. 2
Société.....	p. 3
Médias.....	p. 4
Politique internationale.....	p. 5
Sur le Web.....	p. 6
Le coin linguistique.....	p. 7
Rencontre : André Pratte.....	p. 8/9
Livre.....	p. 10
Beaux-Arts.....	p. 11
Cinéma.....	p. 12
Musique.....	p. 13
Chronique vin.....	p. 14
Gérant d'estrade.....	p. 15
Le mot de la fin.....	p. 16

Quand le malheur des uns fait le bonheur des autres !

Lors du dernier Forum social à Porto Alegre, les participants ont décrié les brevets sur le matériel génétique. «Piratage du vivant», clament-ils. Les récentes péripéties de la compagnie Myriad Genetics, basée à Salt Lake City en Utah, semblent leur donner raison. L'entreprise entend faire respecter les droits que lui confère le brevet. Quiconque veut effectuer le test diagnostique doit déboursier 3 850 \$ à Myriad Genetics. Le monopole de la compagnie de biotechnologie va plus loin. Aucune entreprise ne pourra commercialiser un test basé sur les mêmes gènes. À moins de payer des redevances. Et cela, même si l'efficacité du test diagnostique breveté laisse à désirer, car entre 10 et 20 % des mutations ne sont pas détectées par ce test.

Comparativement, un test de dépistage du même type de cancers, mis au point dans les hôpitaux ontariens, coûte autour de 1 300 \$. Le gouvernement de Colombie-Britannique a décidé de ne plus rembourser l'usage du test développé par Myriad, jugeant les coûts trop élevés. Reste alors les cliniques privées. Vous pouvez toujours envoyer un échantillon de sang à Salt Lake City.

La recherche scientifique peut également souffrir de la commercialisation des gènes même s'il existe une exemption dans la loi sur les brevets qui autorise l'utilisation d'un produit breveté à des fins de recherche. En effet, les laboratoires dépendent souvent d'un financement privé. Ces sources de financement risquent de se tarir. Pourquoi dépenser des millions de dollars dans la recherche sur des gènes qui sont déjà brevetés ? Pourquoi investir dans le développement de produits que l'on ne pourra pas breveter à son tour ?

Voilà le genre d'effets pervers de la commercialisation des gènes que découvrent aujourd'hui les politiciens. Il n'y a pas que Porto Alegre qui dénonce cet état de fait. L'Institut Curie de Paris conteste également le brevet de Myriad Genetics devant l'Office européen des brevets. Breveter un organisme vivant ne date pourtant pas d'hier. Les premiers brevets sur des gènes datent de plus de 20 ans. Nous ne sommes d'ailleurs qu'au début du mariage entre la biotechnologie et l'industrie. La séquence du génome humain vient tout juste d'être complétée et des milliers de gènes n'ont toujours pas de fonction connue. La course aux brevets est donc lancée. Il n'est pas trop tard pour s'en inquiéter. ■

Éditorial



Démocratie et religion

PIERRE ROSSI

S'aventurer sur le terrain des rapports entre religion et politique reste un exercice périlleux. Trop de sensibilités à ménager! C'est pourtant nécessaire, en raison du retour en force de la religion sur la scène politique. Que ce soit le Vatican qui promeut les valeurs dites traditionnelles, l'offensive des barbus en terre d'islam et celle des « hommes en noir » juifs orthodoxes en Israël, la marée hindouiste en Inde ou la montée de sectes de type californienne-nouvelâgeuse, tout semble confirmer les prévisions d'André Malraux, qui disait : « Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas ! »

Faut-il s'en inquiéter ? Non, s'il ne s'agit que d'une plus forte volonté de vivre intégralement la foi. Oui, si ce retour prend la forme d'un rejet implicite ou explicite d'un des éléments fondamentaux de la démocratie, c'est-à-dire la laïcité. Il ne faut pas oublier que la démocratie s'inscrit dans un long combat contre le pouvoir clérical et contre certains concepts religieux. Que l'on tente d'ailleurs de réécrire l'histoire en affirmant que les principes démocratiques sont extraits du corpus religieux judéo-chrétien ou musulman laisse perplexe.

La démocratie s'affirme contre la religion ; elle confine celle-ci au domaine de la foi personnelle et de la vie privée. L'autorité religieuse et le droit ont été scindés, les pouvoirs de l'État séparés, et les droits de l'individu, fût-il marginal ou démuné, considérés suffisamment importants pour être protégés par l'État. Depuis le Siècle des lumières, on a aussi tout fait pour séparer la raison et la foi, n'admettant que la relativité de la vérité. Et, si de vérité on par-

lait, elle ne venait pas d'une profession de foi mais de la soumission des faits à l'expérience. La foi, devenue institution et pouvoir, ne permettait pas à chacun de croire comme bon lui plaisait. Elle discriminait, voire persécutait au nom de sa vérité. Oublier cela serait malsain.

Il est vrai que les régimes dits démocratiques et laïcs n'ont pas toujours respecté intégralement ces principes. Il est vrai que l'Occident a fait bande à part et donné à la démocratie son propre accent. Il est vrai qu'il a dominé d'autres régions du monde au nom d'une idéologie du progrès qui cachait des visées plus terre-à-terre, tout en court-circuitant les expériences démocratiques locales contraires à ses intérêts. Toutefois, il est vrai qu'en réunissant les principes de liberté de conscience et d'égalité juridique de tous les individus, l'Occident a innové d'une façon certaine. Ce progrès éthique et politique s'est fait des siècles durant, mais il a abouti à des mutations psychologiques et sociales profondes et, espérons-le, permanentes.

Pour les croyants, la religion n'est lisible qu'avec les lunettes de la religion ; cela va de soi et nul ne peut empêcher que la foi ne façonne les comportements des croyants. Cependant, la religion ne peut déterminer les agissements de l'État sans que celui-ci ne cesse d'être véritablement démocratique. La politique dans une démocratie n'est rendue possible que par la négociation et le dialogue, et non par l'absolu. Sa vision doit donc exclure toute référence transcendante, sinon le péché sera toujours un crime, la liberté de conscience un blasphème et la critique, l'incarnation du mal. ■

Le Comité de rédaction :

Rabia Tazouti (coordonnatrice), Marlène Béliveau, Frédérique Grambin, Marie-Hélène Proulx, Pierre Rossi

Infographisme : Normand Bélisle

Collaborateurs : Marie Ginette Bouchard, Sandra Chakeri, Véronique Demers, Maryse Durocher, Hugo Meunier, Pascal Patron, Andrés Rojas, Fabrice Tremblay, Zeina Tamaz

Correction et révision : Marlène Béliveau, Frédérique Grambin

Supervision : Jean-Claude Leclerc

Avis aux collaborateurs

Vous voulez participer au prochain numéro ? Envoyez-nous un texte de 3 500 caractères (espaces compris), police Times 12 points, double interligne.

Indiquez le titre de votre article dans la case objet de votre courriel adressé à :

lereporter@ageefep.qc.ca

Le Comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Il se réserve également le droit de corriger tout texte qui lui sera soumis.

IMPORTANT

**Prochaine date de tombée :
15 août 2002**

Société

Le Chiapas : Là où vivent *Les derniers humains*

MARIE GINETTE BOUCHARD

Quand Richard Desjardins a écrit la chanson *Les derniers humains*, il ne savait pas qu'il les rencontrerait un jour au Chiapas. S'il a accepté d'être le porte-parole de la délégation québécoise pour la Commission civile internationale d'observation des droits humains au Mexique, c'était avant tout pour écouter ce que les communautés indigènes du Chiapas avaient à dire. Pendant trois semaines, du 15 février au 3 mars dernier, il est allé dans cette région, théâtre d'une guerre silencieuse causée par l'occupation militaire. Avec une centaine d'autres observateurs venus de 14 pays différents, il est allé rencontrer les *Indios* dans leurs villages.

Leurs paroles ont résonné de la prison de San Cristobal jusqu'au village d'Ac-teal, là où l'armée avait commis, en 1997, des massacres sur les populations indigènes, crimes restés impunis jusqu'à présent. Il y a maintenant huit ans que dure cette guerre muette faite de harcèlement au quotidien, de menaces constantes contre les indigènes, d'arrestations pour des délits d'opinion et de violation des droits et libertés fondamentales.

Desjardins s'est rendu dans un petit village de 600 personnes. C'est là qu'on lui a raconté un autre épisode des *Derniers humains*. Il a pris des notes dans sa tête quand les femmes et les hommes ont raconté comment les 260 militaires sont débarqués chez eux le 17 juillet dernier, à quatre heures de l'après-midi. Il a entendu la pétarade de mitraillettes, tirant sur le sol pour semer la peur. Il les a vus défoncer et saccager les maisons. Il les a vus piller les instruments aratoires des *Indios*, ces indigènes paysans qui vivent de la terre depuis 50 ans, depuis 100 ans, depuis 1000 ans, et qui ne sont toujours pas chez eux au Mexique.

Il a entendu les cris des enfants débusqués sous les lits par les soldats. Il a vu le mépris dans les yeux des militaires quand ils ont arrêté 70 hommes et les ont empilés

comme des animaux, nus et menottés, dans des camions. Il a vu les femmes et les enfants courir et se cacher pendant des jours et des nuits dans la forêt pour échapper à la terreur militaire.

Étrangement, c'est en se rendant au Chiapas, une région pas plus grande que l'Abitibi, où les *Indios* survivent dans des communautés villageoises sans eau, sans électricité, sans hôpital, que Desjardins a pensé aux Algonquins d'Abitibi, qui eux aussi, vivent dans des réserves, en marge de notre monde, revendiquant également leur autonomie. Et il a pensé encore une fois aux *Derniers humains*. Tellement qu'il a chanté pour eux en espagnol



cette chanson qui résonnait vraiment. Ce jour-là, tous ceux qui étaient présents ont senti qu'un courant passait entre eux. Ne serait-ce que pour ce moment, la mission aura servi à quelque chose.

Enfin, à quoi servent toutes les Commissions sur les droits humains, si ce n'est à donner la parole à ceux qui n'en ont pas? Comme le dit Desjardins : ... « *Des commissions internationales, ça en prend, parce que ... (les militaires)*

... il ne faut pas les laisser sans surveillance. »

La Commission d'observation sur les droits humains a recueilli 250 témoignages, rencontré 40 organisations civiles, visité 54 communautés indigènes et sept centres de détention. Ses recommandations et conclusions ont été remises aux gouvernements des 14 pays représentés dans la mission ainsi qu'à la Commission des droits humains de l'ONU, à la fin mars. Le rapport a été déposé également auprès de monsieur Bill Graham, le ministre des Affaires étrangères du Canada.

Si la démocratie veut dire quelque chose pour le président du Mexique, Vincente Fox, peut-être que ce rapport et la chanson d'un poète québécois feront enfin bouger les choses pour les *Indios* du Chiapas. ■

Médias

Les quotidiens gratuits : une machine à succès

RABIA TAZOUTI

Avec l'arrivée d'Internet, le mode de l'accès à l'information gratuite ne fait qu'augmenter. C'est pourquoi trois amis suédois pactisent avec un homme d'affaires pour créer un quotidien gratuit d'information. Cette démarche a donné naissance au quotidien gratuit de *Métro*, en Suède, le 13 février 1995. Un tabloïd en quadrichromie fait son apparition dans les stations du métropolitain de Stockholm. Il devient très vite le compagnon de transport familier de centaines de milliers d'usagers. Fabriqué à partir d'un modèle simple, une foule de dépêches d'agences de presse plus ou moins réécrites, quelques articles «maison», des chroniques de personnalités et des informations pratiques et accompagné de photos couleur et de graphiques.

Six ans plus tard, le concept de quotidien gratuit d'information est repris et fait irruption dans de nombreux pays. Administrés par l'entreprise Metro Internationale, ces journaux entièrement financés par la publicité ont fait leur apparition dans les grandes métropoles du monde. Dix-neuf quotidiens gratuits dans 14 pays. Après Stockholm, *Metro* voit le jour à Göteborg, la deuxième ville de Suède, puis à Prague et Budapest. Suivront les villes de Malmö, Varsovie, Athènes, Zurich, Rome, Milan, Barcelone, Madrid, Helsinki et Copenhague. En Amérique, *Metro* est lancé à Philadelphie, Boston, Toronto, Montréal, Santiago du Chili et Buenos Aires. Dans certains petits pays (Pays-Bas et Hongrie), il devient même un journal national. Et tout récemment en France, le 18 février 2002. Un phénomène qui a complètement bouleversé le monde de la presse écrite, déjà très préoccupé par la dégradation du lectorat et par le développement d'Internet.

QUOTIDIENS GRATUITS DE CHEZ NOUS

C'est ainsi que le quotidien *Metro* a vu le jour à Montréal le 1^{er} mars 2001 et a fêté son premier anniversaire il y a un mois. À Montréal, l'expérience est convaincante. On connaît déjà les hebdomadaires gratuits comme *Voir*, *Ici Montréal*, *Hour* et *Mirror* à Montréal. Mais, des quotidiens gratuits distribués dans le métro à une clientèle solitaire, c'est un phénomène tout à fait nouveau.

On a voulu cibler une clientèle qui achetait peu ou pas de journaux tous les jours. Avec une bonne qualité de l'information, on se retrouve avec un quotidien gratuit crédible. Quand on sait que dans le métro, la plupart des gens n'ont pas beaucoup de moyens de distraction, du point de vue du marché, il y avait donc une clientèle cible qui voudrait bien s'occuper avant de se rendre au lieu désiré.

Dans la métropole montréalaise, chaque jour 100 000 exemplaires de la publication *Métro* sont écoulés. *Métro*, propriété du groupe Médias Transcontinental et qui compte comme partenaires Metro International et Gesca, propose sur 24 pages des informations internationales, nationales et locales, une page de programmes de télévision, un agenda et quelques offres d'emploi. Jalouse de cette initiative, Québecor, la principale rivale de Transcontinental, décide de lancer son propre quotidien gratuit, le *Montréal Métropolitain*. Un deuxième quotidien gratuit à Montréal qui privilégie l'information locale, les sports, les services, les loisirs et la pub.

UN NOUVEAU LECTORAT

Bien que les quotidiens gratuits soient distribués, dans les transports en commun des métropoles européennes, américaines et depuis peu de temps en Asie, leur présence n'affecte pas la presse traditionnelle. Il pourrait même y avoir un avantage, ces quotidiens pourraient attirer vers l'écrit un public de non-lecteurs, essentiellement des jeunes et des personnes à faibles revenus. On s'intéresse surtout à des lecteurs occasionnels qui recherchent avant tout de l'information brève et divertissante. Pour cette clientèle des transports en commun, le quotidien gratuit propose l'information de base pour démarrer la journée avec une durée de lecture ne dépassant pas la demi-heure.

Face à un tel succès, on ne peut que se réjouir de cette initiative. D'une manière ou d'une autre, elle ne peut qu'être bénéfique pour l'écrit. On ne peut pas arrêter cette machine qui révolutionne le domaine de l'information. Le succès des quotidiens gratuits s'explique surtout par le besoin actuel d'un nouveau mode d'information que le public des métropoles recherche. ■

Politique Nationale

Iran : Le rapprochement avec les États-Unis n'aura pas duré

ZEINA TAMAZ

«Demain, l'Iran sera le pays clef et l'acteur décisif de la scène moyen-orientale », écrit Bernard Guetta dans l'*Express*. En effet, 23 ans après la Révolution islamique de 1979, l'Iran est entré dans une période de changement, avec l'arrivée au pouvoir du président Mohamad Khatami en 1997. Son régime a plaidé l'instauration de l'État de droit. On constate année après année la victoire des réformateurs. Malgré la présence de la Société du clergé (la droite conservatrice) dans l'appareil militaire, judiciaire et les forces de sécurité, le pays tend vers une timide démocratie. Le nouveau gouvernement prône la séparation de la religion et de l'État ainsi que l'ouverture aux échanges économiques et culturels avec l'étranger. En effet, les femmes entrent sur la scène politique et la jeunesse, qui représente une majorité en Iran, vit déjà à l'ère du post-islamisme.

Cette transformation interne se reflète aussi dans la politique extérieure du pays, notamment à l'égard des États-Unis. Ainsi, depuis les événements du 11 septembre, plusieurs petits pas ont été faits pour permettre une reprise des relations entre les deux États. Collin Powell, le secrétaire d'État américain, a lui-même laissé entendre «qu'une nouvelle page était ouverte entre les deux pays». Tout d'abord, les Américains se sont félicités de l'appui iranien à la guerre contre les talibans. L'Iran a déployé de grands efforts dans les accords de Bonn en vue de l'instauration du nouveau gouvernement afghan. Également, le pays a permis, pour la première fois depuis 1979, qu'un bateau américain, transportant de l'aide humanitaire se rendant en Afghanistan, accoste dans le golfe Persique.

REPRISE DES ATTAQUES VERBALES

Mais cette détente n'aura pas duré longtemps. Voilà que fin février, le président Bush inclut la République islamique dans «l'Axe du mal». De nouveau, les deux États se retrouvent à l'époque de la «guerre verbale». Les États-Unis dénoncent l'Iran pour son soutien au terrorisme et sa production d'armes de destruction massive. Le président améri-

cain l'accuse aussi de vouloir déstabiliser le nouveau régime afghan. La position iranienne sur la question palestinienne est également montrée du doigt par Washington. En effet, le gouvernement américain soutient la thèse israélienne à propos de l'implication de l'Iran dans un trafic d'armes destinées aux Palestiniens.

UNITÉ RETROUVÉE FACE AUX ÉTATS-UNIS

Les propos de Bush ont donné lieu à la plus grande manifestation anti-américaine depuis les réformes de Khatami. Ce dernier a tenu, pour la première fois de sa carrière politi-



Le président Khatami en compagnie du président de la Géorgie Edward Shevardnadze.

que, un discours très dur envers les Américains. Il a demandé à son peuple de « manifester pour défendre les valeurs de la révolution islamique mais aussi la liberté et l'indépendance du pays ». L'expression d'« Axe du mal » a permis d'unifier les dirigeants qui tous ont appelé les Iraniens à manifester contre les États-Unis. Et aussi, de renforcer la légitimité et le pouvoir des conservateurs, dont la raison d'être tient à leur

anti-américanisme, au détriment des plus modérés. Pour eux, les propos du président américain sont la preuve qu'une détente des relations avec « l'ennemi » est impossible.

Reste que malgré le discours guerrier des durs du régime iranien, le gouvernement du président Khatami a tenté, de nouveau, d'apaiser la tension avec les États-Unis et de calmer le jeu. Les réformateurs savent que les opposants au régime actuel préfèrent mettre de l'huile sur le feu pour créer une situation de crise et déstabiliser le pays.

Que la région s'apaise ou s'enflamme, les aspirations populaires et l'intérêt national laissent l'Iran sans autre choix que de se ranger dans le camp des démocraties. La démocratie dans ce pays est une force montante que les États-Unis doivent soutenir et appuyer généreusement en regardant l'avenir et non le passé. ■

Sur le Web

Bob Woodward : Fidèle au journalisme d'enquête

FABRICE TREMBLAY

Jeune journaliste au *Washington Post*, Bob Woodward a à peine 30 ans en 1972, lorsqu'il commence à enquêter, en compagnie de son collègue Carl Bernstein, sur ce qui deviendra le scandale du Watergate. La plus célèbre enquête journalistique de l'histoire débouchera quelques mois plus tard sur la démission du président Nixon.

Bob Woodward signe toujours des articles pour le *Washington Post*. Bien qu'il occupe un poste de direction au journal, il sort encore sa casquette de reporter. Avis aux amateurs de grand journalisme d'enquête, les nouveaux textes de Woodward figurent régulièrement en bonne place sur le site du *Washington Post*.

Woodward est l'auteur, en collaboration avec le journaliste Dan Balz, d'une série d'articles intitulée « 10 Days in September ». Cette surprenante série retrace, vu de l'intérieur, les décisions de l'administration Bush dans les jours qui ont suivi le 11 septembre. À partir d'entrevues exclusives avec de nombreux membres de l'administration — dont Bush lui-même et le vice-président Cheney — , de

sources anonymes et de documents confidentiels, les deux journalistes dressent un portrait unique de ce petit cercle qui détient un si grand pouvoir.

Les anecdotes surprenantes, et souvent inquiétantes, abondent. Ainsi, lors d'une réunion à Camp David,

le secrétaire d'État Collin Powell explique que si les États-Unis étendent la guerre au-delà de l'Afghanistan, plusieurs pays risquent de quitter la coalition. À cela Bush répond : « At some point, we may be the only ones left. That's okay with me. We are America. »



Dans un clavardage avec des lecteurs du *Washington Post*, Bob Woodward parle des techniques qu'il a utilisées dans le cadre de sa série « 10 Days in September ». « Nous avons utilisé toutes sortes de voies détournées et de sources non officielles, explique Woodward. Mais nous avons toujours confirmé nos informations, entre autres en obtenant des documents confidentiels. » ■

Pour en savoir plus :
<http://www.washingtonpost.com>
Voir section *OnPolitics*, la série «10 Days in September»

Le coin linguistique

Le mot juste, à une nuance près

FRÉDÉRIQUE GRAMBIN

TROUVEZ LA BONNE DÉFINITION

1) Un extrait d'un livre à paraître publié dans un journal s'appelle :

- a) les beaux feuillets
- b) les premières feuilles
- c) les bonnes feuilles

2) L'état de celui qui est privé de ses biens est :

- a) le dénuement
- b) la carence
- c) le dépouillement

3) L'entente secrète en vue de causer un préjudice à un tiers est :

- a) la collusion
- b) la connivence
- c) la complicité

TEL ET TEL QUE : AVEC OU SANS VIRGULE ?

En principe, **tel que** :

- a) annonce une énumération comportant des exemples ou des éléments d'une liste;
- b) s'accorde avec le nom ou le groupe de mots qui le précède;
- c) n'est pas entouré de virgules.

Exemple : « Les carnassiers tels que les panthères vivent en Asie. »

En principe, **tel** :

- a) annonce une comparaison;
- b) s'accorde avec le nom ou le groupe de mots qui suit;
- c) est entouré de virgules.

Exemple : « L'inconnu bondit telle une panthère. »

LA DICTÉE DU MOIS : ANGLICISMES ET IMPROPRIÉTÉS

Combien d'erreurs y a-t-il dans ce texte ?

Ce matin-là, il avait lui-même servi à tous ses hôtes un jus d'orange très frais grâce à l'extracteur de jus. Il prit soudainement son air jongleur en observant sur le contenant de yogourt que la date d'expiration était illisible. Toutefois le pain de blé entier, qu'il avait fait lui-même et qui embaumait la pièce, le rassura. Avant de souhaiter un bon matin à tous, il s'empressa de leur lire, sur le journal, la météo de la journée.

Solutions :
La dictée : Ce matin-là, il avait lui-même servi à tous ses hôtes un jus d'orange très frais grâce à la centrifugeuse. Il prit soudainement son air inquiet (songeur) en observant sur le contenant de yogourt que la date de péremption était illisible. Toutefois le pain complet, qu'il avait fait lui-même et qui embaumait la pièce, le rassura. Avant de souhaiter une bonne journée à tous, il s'empressa de leur lire, dans le journal, les conditions météorologiques.

Un mot de la rédaction

Et voilà, le dernier numéro de la saison ! Nous espérons que la lecture de ce numéro (et des précédents) vous a plu. Nous vous quittons pour des vacances bien méritées. De retour en septembre avec de nouveaux collaborateurs et collaboratrices et plein de nouveaux sujets ! Bon congé estival à tous et toutes et on se revoit à la rentrée.



Dans l'ordre habituel, Marlène Béliveau, Rabia Tazouti, Frédérique Grambin et Pierre Rossi. Absente de la photo Marie-Hélène Proulx.

ERRATUM

Dans le dernier numéro, deux textes ont été publiés de façon incomplète en raison d'une malencontreuse erreur technique pour laquelle nous nous excusons. Voici la fin de ces articles.

La facture des frais de scolarité, pourquoi est-elle si longue? Fabrice Tremblay, p. 1.

«Notre contribution de 25 \$ à l'Ageefep sert également à financer l'agenda *L'indispensable* et la revue *Cité Éducative*.»

Ras-le-bol, Hugo Meunier, p. 2.

«En tout cas, bravo au *Fabuleux destin d'Amélie Poulain*, à l'émission *La Vie la vie*, au tournoi de hockey de Salt Lake City et à la soupe Won Ton de ma mère. Vous seuls mettez un peu de soleil dans la noirceur de notre actualité. »

Rencontre

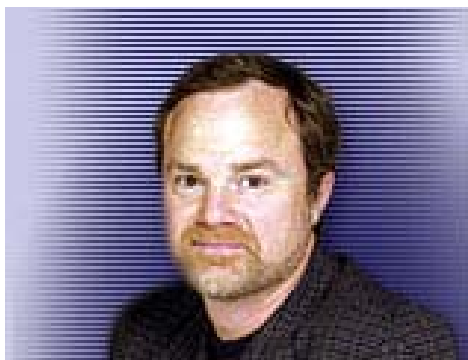
Portrait d'André Pratte : Rêver les deux pieds

MARIE-HÉLÈNE PROULX

Le regard allumé, le geste vif, svelte comme un adolescent, André Pratte parle de ses projets journalistiques avec un enthousiasme juvénile. Dans son bureau aux murs orangés, des piles de journaux encombrant une bibliothèque déjà bien garnie. Une télévision trône dans un coin, histoire de ne rien manquer... Après 20 ans de métier, les idéaux de ce « maniaque de l'information » semblent toujours là, presque intacts. Presque.

Car si la profession l'a rendu heureux, elle l'a aussi déçu. Amèrement. Il y a deux ans, au moment de publier son essai *Les oiseaux de malheur*, le journaliste était si désenchanté qu'il remettait en question son choix de carrière. Les tendances des médias actuels lui faisaient mal au cœur. Au milieu des « pies », des « corneilles » et des « vautours », il n'entrevoit plus son avenir en journalisme.

« J'ai traversé une période de découragement pendant laquelle j'avais l'impression de stagner. J'ai aimé faire du reportage. J'ai rencontré des tas de gens intéressants. Seulement, ça devenait répitif avec les années. J'avais fait le tour du jardin et j'aspirais à autre chose... », admet-il.



C'était avant qu'on lui propose, en mai 2001, de succéder à Alain Dubuc à titre d'éditorialiste en chef de *La Presse*. Une nomination qui a surpris tout le monde, lui le premier. « Je ne m'attendais pas du tout à une telle offre. Ça s'est passé très rapidement. Certes, je rêvais depuis longtemps de devenir éditorialiste, car j'avais envie d'exprimer mes opinions. Mais j'avais l'impression que le défi n'était pas à ma portée ». Pas à sa portée ?

André Pratte accumule pourtant les expériences. Déjà, à l'âge de 12 ans, il se passionne pour les bulletins de nouvelles et les congrès politiques ! En 1968, Pierre Elliot Trudeau est élu à la tête du parti libéral. Fasciné, l'adolescent suit les événements en rêvant de faire du reportage à la télévision.

Sa carrière de journaliste démarre à CKAC à la fin des années 1970, alors qu'il étudie en sciences politiques et en économie à l'Université de Montréal. La plus importante station de radio d'information de l'époque cherche désespérément un lecteur de nouvelles pour la nuit. Pratte arrive au bon moment. Malgré son maigre bagage en journalisme – à peine avait-il collaboré au journal étudiant de l'université –, CKAC accepte de le prendre à l'essai : « J'ai été chanceux. Animer la nuit n'avait rien de très glorieux, mais j'ai beaucoup appris. Je faisais tout : la rédaction et l'animation des bulletins de nouvelles, en passant par les entrevues et la recherche. »

Après quelques années de faits divers et de reportages, une occasion formidable se présente : CKAC ouvre un poste de courriériste parlementaire à Ottawa. Personne ne pose sa candidature, hormis le jeune journaliste ambitieux de 24 ans... « Ce fut une période fantastique, très fertile en événements : le rapatriement de la constitution, le dernier mandat de Trudeau, l'arrivée de Mulroney au pouvoir... J'ai vécu une expérience unique », se remémore-t-il.

Moins de dix ans après son embauche à CKAC, Pratte devient adjoint au directeur de l'information de la station. Mais l'idée d'explorer les médias écrits le chatouille... Bien que la radio lui plaise, il estime ne pas posséder le talent nécessaire pour y continuer sa carrière. « Pour faire de la radio, ça prend une voix particulière, affirme-t-il. La mienne n'était pas très bonne. Du moins, pas assez pour animer un jour ma propre émission. » Il n'hésite donc pas à prendre le bateau quand *La Presse* l'invite à bord, en 1986. Il y sera journaliste pendant 15 ans, couvrant notamment la recherche universitaire.

En parallèle, il publie trois essais qui font beaucoup de bruit : *Le syndrome de Pinocchio*, en 1997, *L'Énigme Charest*, en 1998, et *Les oiseaux de malheur*, en 2000. La franchise avec laquelle Pratte pointe du doigt les comportements de plusieurs journalistes et politiciens dans ses livres lui vaut parfois des reproches. À l'Assemblée nationale du Québec, il essuie même une motion de blâme pour avoir dénoncé le mensonge en politique.

Rencontre

sur terre

Certains saluent toutefois son courage et son intégrité. Depuis la publication des *Oiseaux de malheur*, de nombreux journalistes lui ont avoué vivre les mêmes frustrations que lui vis-à-vis du métier. « Je bougonnais dans mon coin depuis longtemps, comme plusieurs de mes collègues, j' imagine. Mettre en ordre mes idées pour dénoncer les maux qui affligent l'information m'a fait du bien », affirme-t-il.

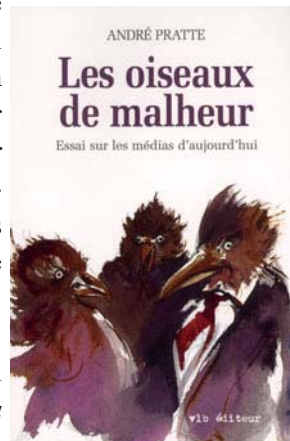
Deux ans après la sortie de son essai, l'éditorialiste en chef n'a pas constaté de grands changements dans l'orientation générale des médias : « Au contraire, certaines tendances s'accroissent – l'information-spectacle, par exemple. Par contre, je suis plus optimiste qu'avant. Dans les *Oiseaux de malheur*, j'ai affirmé qu'il était peu probable qu'un patron de presse accepte, à notre époque, de miser sur la qualité et le contenu d'un journal pour rencontrer ses objectifs de rentabilité. Heureusement, contre toute attente, je m'étais trompé : la direction de *La Presse* a décidé de faire ce pari. »

Le visage d'André Pratte s'illumine lorsqu'il parle du vent de changement soufflant sur *La Presse*. Refonte graphique, contenus diversifiés, objectifs redéfinis pour les pages éditoriales : le quotidien de la rue Saint-Jacques fait peau neuve et son éditorialiste en chef s'en réjouit. « C'est un privilège que de travailler pour une telle institution, surtout en une période aussi prospère, déclare-t-il avec ferveur. L'équipe éditoriale s'est fixée de grands défis : entre autres, devenir une référence essentielle dans tous les débats majeurs du Québec et du Canada. Personnellement, mon objectif principal est de devenir un bon éditorialiste. »

Rome ne s'est pas construite en un jour. André Pratte non plus. Après un an dans la peau de l'éditorialiste en chef de *La Presse*, il estime avoir encore beaucoup à apprendre. « On ne devient pas bon en un tournemain. On peut être "pas pire", correct, mais bon ? Acquérir de la profondeur prend du temps. Connaître ses dossiers aussi. Personne

n'a d'opinions brillantes sur mille sujets en claquant des doigts ! D'autant plus que certaines questions sont très complexes, le déséquilibre fiscal, par exemple. »

L'éditorial est un genre journalistique exigeant. Les journées d'André Pratte commencent tôt et finissent tard. « Contrairement à ce que bien des gens pensent, l'éditorialiste ne passe pas ses journées enfermées dans son bureau, à jongler avec des idées prises dans les airs !, lance-t-il, sourire en coin. Comme tout journaliste, je consacre beaucoup de temps à m'informer, à rencontrer des gens, à faire des téléphones. »



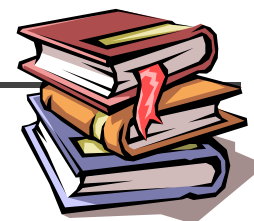
La pression est parfois lourde à porter. L'éditorialiste est constamment à l'avant-scène des débats. « Bien sûr, la société québécoise n'est pas accrochée à ce que je vais écrire demain matin. Mon opinion constitue un élément parmi d'autres dans la réflexion des gens. Sauf que certains ont des attentes très partisans. D'autres ne perçoivent pas les nuances que j'ai tenté de mettre dans mon texte. Je reçois parfois des messages de lecteurs qui m'ébranlent et me font douter. C'est bien que ce soit ainsi, mais commettre des erreurs en public n'est pas facile ! On écrit pour être lu, alors oui, les réactions du public nous atteignent... On ne peut être immunisé », affirme le journaliste.

En même temps, pouvoir exprimer ses idées publiquement constitue une chance exceptionnelle, selon l'éditorialiste en chef de *La Presse* : « C'est tout de même extraordinaire d'être payé pour s'informer, penser et discuter des problèmes sociaux ! Je suis un grand privilégié de la démocratie. »

La recette pour devenir un « grand privilégié de la démocratie » ? André Pratte réfléchit un instant. « Je dis souvent aux jeunes journalistes qu'au-delà des compétences de base – soit l'écriture et la culture –, il faut développer à la fois une grande ouverture d'esprit face aux idées nouvelles, et en même temps, un scepticisme sans cynisme. »

Mélangez le tout pendant 20 ans. Ça pourrait vous mener loin. ■

Livre



Quand mépris rime avec amour

MARYSE DUROCHER

Romantique et touchant, le roman *Le mépris* d'Alberto Moravia nous plonge dans le quotidien d'un homme aimant une femme qui, elle, ne l'aime plus. Par souci de bien représenter leurs tourments, l'auteur rend cette histoire crédible aux yeux des lecteurs. Ce couple, vivant au cœur même des années 1950 en Italie, n'est pas sans rappeler le mythe d'Ulysse et Pénélope dans l'incontournable *Odyssée* d'Homère.

On sympathise rapidement avec le héros de l'histoire, le narrateur du récit. Dès le début, Riccardo nous captive. C'est pourquoi on reste bouche bée lorsqu'il utilise la force contre sa femme Emilia afin de lui faire avouer son mépris. À partir de ce moment, on perd une grande part de sympathie à l'endroit de Riccardo. Par contre, les rôles du méchant et du gentil sont constamment alternés, ce qui fait que l'on n'aime pas un personnage plus qu'un autre. L'attitude de Riccardo et sa façon de se laisser manipuler par sa femme sont à l'origine du mépris d'Emilia. Scénariste, Riccardo accepte sans cesse du travail qu'il n'aime pas et cela le mène à un problème d'affirmation de soi. De plus, il ne remarque aucunement que Battista, le producteur de son futur scénario, courtise Emilia. Bien sûr, ce comportement la fâche sans que Riccardo ne s'en rende compte.

Vers la fin de l'histoire, un événement (qu'il vaut mieux taire si vous ne l'avez lu) a un effet traumatisant et néfaste sur Riccardo. Cet extrait en témoigne : «*Mais jamais, comme en ces jours je ne frôlai une espèce de démence raisonnée, à mi-chemin entre le dégoût de la réalité et la nostalgie de l'hallucination*» (p.154). Dans le couple de Riccardo et Emilia, la scission s'effectue au niveau de leur caractère, mais aussi de leurs valeurs personnelles. Riccardo explique à quel point l'importance du matérialisme d'Emilia empiète sur ses ambitions journalistiques et théâtrales. Se remettant en question sans arrêt, Riccardo, scénariste malgré lui, ne sait comment se sortir de cette situation infernale, aux prises avec une

femme qui ne peut plus l'endurer.

L'affront qu'Emilia fera à Riccardo l'atteindra au plus haut point. La façon dont elle le regarde au moment où elle se laisse embrasser par Battista ne sera pas sans conséquences. C'est ce baiser qui déclenchera la décision de Riccardo d'abandonner le scénario de *L'Odyssée*. Tout au long du récit, les émotions vécues par le couple se font bien sentir par le lecteur. On peut facilement imaginer les scènes de ménage, écrites avec ardeur. «*Elle était allée à la fenêtre et me tournait le dos tout en me parlant. Je me pris la tête à deux mains et la regardai un moment, désespéré. On eût dit que ce n'était pas seulement son corps qui me tournait le dos, mais toute son âme*» (p.136-137). Au moment où Riccardo décide de ne plus écrire le scénario de *L'Odyssée*, il perd la tête. L'imprévu au plan de Riccardo mène à une altercation sérieuse entre lui et son metteur en scène, Rheingold. Cet incident le secoue énormément. Riccardo réalise alors à quel point sa vie dépend de l'écriture de ce scénario.

Le style unique de l'auteur, son écriture imagée et sa plume originale incitent à la lecture. On veut connaître le dénouement de cette relation conflictuelle. Le mystère plane, mais on devine facilement que ce couple ne durera pas. La façon dont Alberto Moravia évoque le paysage donne aussi le goût de voir du pays. «*Devant cette mer aux couleurs vives, sous ce ciel lumineux, le long de cette côte déserte, il serait facile d'imaginer les noirs navires d'Ulysse se profilant au-dessus des vagues et voguant vers les terres encore vierges et inconnues de la Méditerranée*» (p.91).

Au fond, cette histoire nous donne l'impression d'être réelle. Captivante aussi, car il est difficile d'imaginer la chute narrative du roman (en espérant que vous n'en avez aucune idée !). Il ne fait aucun doute que ce récit, dont le narrateur est un personnage complexe et sensible, apporte une réflexion sur la proximité de l'amour et de la haine. ■

Beaux-Arts

Herbert List, flâneur romantique

VÉRONIQUE DEMERS

Première rétrospective présentée en Amérique du Nord, l'exposition du photographe allemand Herbert List (1903-1975) se poursuit jusqu'au 28 avril au Musée des beaux-arts de Montréal. Cinq thèmes sont abordés dans l'exposition : « Photographie métaphysique », « Ruines et fragments de la Grèce antique », « Jeunes hommes », « Portraits » et « Coups d'œil », exprimant de petites scènes de la vie quotidienne. Intitulée *Flâneur romantique*, l'exposition évoque la sensualité et la liberté dégagées par les photos d'Herbert List.

Selon Maria Mouso Barro, bénévole au musée, List est « un photographe qui sait capter les instants précieux, l'émotion. Il sait créer une atmosphère spéciale pour chacune de ses photos. » La quête du beau et de l'éphémère de List est explicitement démontrée dans ses œuvres. L'artiste a déclaré au cours de sa vie que « celui qui possède un organe pour le suprasensible admettra qu'en dépit de toute sa technicité, la photographie est profondément habitée par la magie. »

PHOTOGRAPHIE MÉTAPHYSIQUE

L'appellation de ce premier thème et de son concept est largement influencée par Gorgio de Chirico, de qui List s'est considérablement inspiré. Le photographe a parfois recours à des procédés de double exposition et de collage. Quelques photos sont plus marquantes que d'autres, telle celle où l'on voit une dame âgée marchant au bout d'un chemin lumineux, comme si sa flamme de vie allait bientôt s'éteindre. List se plaît à jouer avec l'ombre et la lumière ainsi qu'avec des voiles de transparence, comme sur une photo où un jeune homme se tient der-

rière un voile, donnant l'impression d'un confessionnal. List fait parfois des mises en scène un peu macabres. Dans *Prière éternelle*, une série de squelettes costumés en prêtres semblent courber l'échine pour prier. On dirait presque qu'ils sourient dans un recueillement pour l'éternité.

RUINES ET FRAGMENTS

Le paysage aride de la Grèce antique reflète la solitude. Même les dieux ne sont pas éternels... La statue de marbre d'Anticythère II (Athènes, 1937) a été rongée par le temps. Les traits de la statue ont presque tous disparu, seule une masse difforme reste. Des statues sans tête dans les ruines grecques... les dieux sont-ils tombés sur la tête ?

JEUNES HOMMES

List a capté de jeunes gens, surtout des hommes, la plupart étant ses amis. Il affectionne les scènes près de la plage. Il veut dépeindre le climat méditerranéen et l'esprit bon enfant qui y règnent.

PORTRAITS

Bien que la photographie soit l'art éphémère par excellence, List a réussi à figer quelques instants de vie d'artistes importants tels que Picasso, Braque, Colette, André Gide, Henri de Montherlant et Stravinski. Ces visages semblent être hors du temps tellement la facture des photographies est classique. Leur personnalité y est discrètement dépeinte. En effet, List a entretenu une relation plus ou moins proche avec ces artistes, c'est ce qui donne le ton, le réalisme, l'intimité révélés à travers ces portraits. Plusieurs d'entre eux regardent l'objectif du coin de l'œil, certains exprimant une mimique taquine.

COUPS D'ŒIL

Dans cette partie de l'exposition, List a croqué sur le vif ses voisins ou des passants : garçons jouant au pneu, jeunes filles dansant avec leur robe... À l'hiver de son existence, List vit la dure réalité de l'après-guerre, et la vision de son œuvre s'en trouve inévitablement transformée. C'est à cette même époque qu'il réalise des photoreportages, notamment pour *DU*, revue photographique allemande.

List a été influencé par le cinéma néoréaliste italien et par des œuvres de certains de ses contemporains tels que Henri Cartier-Bresson, Jean Cocteau et Hollinger.

En somme, c'est une rétrospective intéressante avec des œuvres éclatantes de vérité, de réalisme et de sensualité. ■

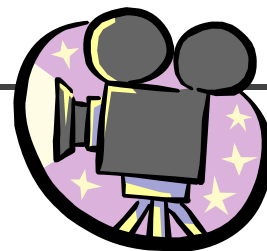


La danse des robes

Cinéma

Tanguy : Le procès d'une génération ?

MARLÈNE BÉLIVEAU



La bande-annonce était directe et drôle. Un homme en veston-cravate s'incruste dans le lit de ses parents, entouré de sa mère et de son père. « Je t'aime papa, je t'aime maman », leur dit-il, tout sourire. Là-dessus, le slogan du film, mi-sarcastique, mi-désespéré, tombe comme une accusation : « À 28 ans, il habite toujours chez ses parents. »

Phénomène de société ou cas isolé ? Peu importe. Ce canevas, en apparence assez simple, a su inspirer Étienne Chatiliez. Le réalisateur du *Bonheur est dans le pré* et de *Tatie Danielle* en fait voir de toutes les couleurs à ses personnages : amour, haine et esprit de vengeance se succèdent à un rythme effréné. L'objet de toute cette attention ? *Tanguy*, le bébé de la famille... à l'âge de 28 ans ! Exaspérés par sa présence, ses parents ne rêvent plus que de son départ. Il en résulte un film à la fois tendre, hilarant et cruel.



Eric Berger, un talent révélé

On imagine que le rejeton est un être exécrable, paresseux et profiteur. Au contraire ! *Tanguy* est un intellectuel, préparant une thèse et parlant couramment le chinois. Il a bien quelques défauts, mais son amour pour ses parents est inconditionnel. Son interprète, Eric Berger, constitue la révélation de ce *casting* heureux. En deux heures, le cinéphile peut rire de lui, l'admirer, l'abhorrer et le prendre en pitié. Les meilleures scènes proviennent d'ailleurs de ses réactions. Moins hystérique que ses parents, il réagit stoïquement à toutes leurs machinations.

Tout comme leur fils, les parents sont à la fois tyrans et martyrs. Ils aiment fiston, mais n'en peuvent plus. Sabine Azéma et André Dussollier forment le couple mis à l'épreuve. S'ils inspirent d'abord la compassion, ils deviennent rapidement assez malveillants. Ils craquent et se sentent coupables, mais l'heure n'est pas aux remords. Toujours en quête de la ruse et du mauvais traitement qui pousseront *Tanguy* à voler de ses propres ailes, ils frisent la caricature.

Le film de Chatiliez souffre un peu de ces accès burlesques. La situation dégénère d'une façon telle qu'on se demande si le film se terminera dans le bonheur, la réconciliation pacifique ou le bain de sang. À voir *Tanguy* malmené ainsi, on rit, mais on rit jaune. Heureusement, le long métrage provoque aussi des éclats de rire un peu plus sincères. Du moins, lors de la première, les cinéphiles semblaient s'amuser ferme.



André Dussollier et Sabine Azéma : parents au bord de la crise de nerfs.

Contrairement au *Fabuleux destin d'Amélie Poulain*, par exemple, où la réalisation inventive apporte un plus au film, la force de *Tanguy* repose uniquement sur ses personnages. En plus du trio familial, la grand-mère émancipée (l'est-elle vraiment ?) et le psychologue moderne (ordinateur portable sur les genoux) valent le détour. Les personnages secondaires surgissent comme un vent de fraîcheur lorsque le scénario menace de sombrer dans la répétition.

Derrière la comédie, se cache une observation des mœurs actuelles. Les enfants « collent » à la maison ? « C'est générationnel », affirme un des personnages. Étienne Chatiliez admet s'être inspiré de l'actualité. En France comme ailleurs, parents et enfants se traînent en justice. L'article 203 du Code civil, traitant des responsabilités parentales, est souvent évoqué au cours de ces procès.

Au-delà de la farce, *Tanguy* soulève des questions importantes : les parents attentionnés et sur-protecteurs doivent-ils s'étonner de voir leur progéniture rester plus longtemps à la maison ? Est-il acceptable ou honteux qu'un jeune adulte s'éternise chez ses parents ? L'individualisme comme mode de vie est-il le seul choix possible ? Il faut admettre que le sens de la famille en Occident n'est pas le même qu'en Afrique ou qu'en Asie. À ces questions, Chatiliez n'offre pas de réponse définitive. *Tanguy*, pour sa part, découvrira sa propre voie. ■

Musique

Bouchez-vous les oreilles, la musique est bonne !

SANDRA CHAKERI

La 17^{ème} édition des Victoires de la musique a connu quelques soubresauts, le 9 mars dernier, au Zénith de Paris. Si le ton s'est voulu rebelle, Jean-Marie Messier, PDG de Vivendi Universal, devra repasser pour les remerciements... Quant à l'ambiance plutôt colorée, elle forcera peut-être Jean-Marie Le Pen, leader de l'extrême droite, à repenser son « idéal » français.

Tout d'abord, trois nouvelles catégories, dites de *musiques urbaines*, viennent souffler un vent de jeunesse sur les Victoires. Puis, arrive toute une série d'artistes qui comptent bien se faire écouter, et non plus simplement entendre.

Le trophée de l'album rock de l'année a été attribué au groupe Noir Désir pour *Des visages, des figures*. Le chanteur, Bertrand Cantat, n'a pas omis de préciser que la formation n'était pas habituée à ce genre d'événement. La preuve, il en a profité pour adresser un message somme toute contestataire à Jean-Marie Messier, leur propre producteur: « *Camarade Jean-Marie, tes pilules sont trop amères... Car même si nous sommes embarqués sur la même planète, nous ne sommes pas du même monde !* »

C'est à Aston Villa que revient la Victoire de la découverte de l'année. Pourtant, ce groupe n'en est pas à ses débuts dans la musique. Voilà sans doute pourquoi la même note que Noir Désir a été jouée : « *Il ne faut pas parachuter à la tête des maisons de disques des gens performants. Celui qui est qualifié pour être le roi du yaourt et de ses profits ne l'est pas pour la musique, chose à laquelle il ne connaît rien. Un artiste n'est pas un yaourt, ce n'est pas un produit inerte* ».

Les trois nouvelles catégories de *musiques urbaines* se sont longtemps fait attendre. Mais les genres « rap, hip-hop », « reggae, ragga » et enfin « R&B » sont dorénavant là pour nous rappeler que la musique française ce n'est pas qu'Aznavour, Voulzy ou Souchon !

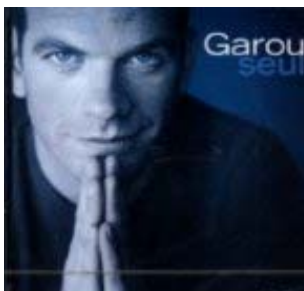
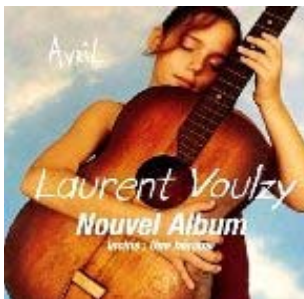
Retenons la Victoire de Matt, tout de cuir rouge vêtu, pour son album très justement intitulé *R&B de rue*. Au-delà d'une triple chance de gagner, comme l'a insinué l'animatrice, il s'agissait surtout d'une reconnaissance de l'Académie des Victoires pour des artistes talentueux dans leur diversité.

Le groupe *Modjo* a été sacré groupe « Electro-pop » de l'année. Une prestation *live* du désormais succès *Lady* s'en est suivie. Le groupe a alors réussi à relever un pari difficile : prouver à l'auditoire un peu sceptique que l'électro se prête bien à la scène. Le trophée a été remis par le légendaire Cerone qui, 20 ans après son apogée, triomphe sur les platines des boîtes les plus huppées du tout Paris.

C'est avec son ventre rond que Zazie, chanteuse et future maman, est venue chercher la récompense de l'interprète féminine des 17^{ème} Victoires. Plus diplomate que ses confrères rockeurs, elle a remercié l'assemblée tout en poésie. Elle a également présenté *Amata*, une association qui lutte pour mettre sur pied des centres de musicothérapie (une combinaison de musique et de psychothérapie) en France. Faisant appel à la générosité des artistes et des producteurs, elle a demandé que « *ceux qui vivent de, par, pour la musique, se battent pour qu'elle aide à vivre*. »

Quant au duo Garou-Céline, les Québécois s'en réjouiront (ou peut-être pas), il a reçu la Victoire de la chanson originale 2002. *Sous le Vent*, écrite et composée par Jacques Veneruso, a été choisie par les votes du public (c'est également le cas pour le site Internet et l'artiste découverte de l'année, qui ne sont pas élus par les membres de l'Académie des Victoires de la musique).

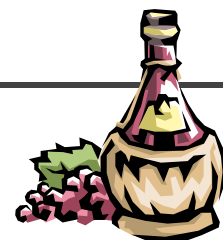
Personne n'a refusé son trophée et la mort de Vivendi Universal n'est pas pour demain. Que les artistes aient été du côté « paillette, sourire-coglate » ou du côté « cuir, coup-de-gueule », ils auront compris que, malgré tout, ils font tous partie de la même famille. ■



Vin

Vin et fromage : un mariage qui dure

PASCAL PATRON



Depuis la nuit des temps, le vin et le fromage ont toujours été considérés comme inséparables. Cependant, il ne faut pas oublier le ciment de cette union : le pain. En effet, selon Rabelais, «le fromage, le vin et le pain formaient la sainte Trinité de la table.» L'avantage de cette combinaison gagnante, un des grands plaisirs de la vie, c'est que chacun des trois éléments se mange sans préparation. De plus, c'est le repas rapide par excellence.

Il existe entre ces trois produits d'autres similitudes. Bien que ces denrées proviennent de sources différentes, elles sont produites grâce à des levures et à des bactéries. Sans la fermentation, le pain ne lèverait pas, le vin ne serait pas alcoolisé et le fromage n'aurait pas de goût.

Tout comme le vin, le fromage est le reflet de la nature autant que de l'histoire de l'homme. Il a une signification naturelle et culturelle. De même que la structure et le bouquet d'un vin résultent du cépage utilisé, de la vinification et du vieillissement, la saveur, la consistance et l'arôme d'un fromage dépendent du lait dont il est issu (vache, chèvre, brebis ou mélange) et des méthodes de fabrication et d'affinage.

Si l'accord des vins et des mets composés peut se révéler parfois malaisé, le fromage est relativement facile à harmoniser. Il est préférable de tenir compte de son goût et de sa texture plutôt que de son odeur. Le meilleur mariage se fonde généralement sur une complémentarité établie à partir de similitudes et de contrastes.

Pour un « vins-fromages » réussi, il faut prévoir trois services. On commence par les fromages les plus doux, à pâte fraîche et ceux à pâte molle, aux saveurs subtiles, servis avec des vins blancs ou rouges plus légers. On poursuit avec les fromages à pâte ferme aux goûts plus affirmés, servis avec des vins rouges moyennement corsés et légèrement rafraîchis. On termine avec les sensations fortes des fromages plus goûteux, mis en relief par des vins rouges corsés. Les fromages les plus forts comme les bleus sont des compagnons idéals du porto ou des vins doux.



Cependant, le meilleur accord restera toujours celui qui se fonde sur les goûts personnels, celui qui vous fait plaisir. Les vins blancs peuvent constituer des mariages heureux avec les fromages même si on a souvent tendance à croire, à tort, que seul le vin rouge convient. La principale raison de cette idée préconçue est que l'on sert généralement le fromage en fin de repas et qu'il est difficile de revenir à un vin blanc surtout après un rouge charpenté.

Il faut compter environ 250 grammes de fromage au total par personne et de 500 à 700 millilitres de vin. Et surtout, ne pas oublier le pain, de préférence de la baguette, qui scellera ces unions harmonieuses !

LES AUBAINES DÉGUSTÉES

En produit régulier à la SAQ

Domaine du Tariquet Sauvignon 2000 (14,40\$ +484139). Ce vin blanc de pays des Côtes de Gascogne allie au nez des effluves florales et d'agrumes avec quelques notes plus minérales. En bouche, sa vivacité et son acidité en font un vin d'une belle intensité tout en finesse et fraîcheur. Souple et rond, il accompagne très bien les fromages à pâte molle de chèvre ou de vache.

Merlot Esperto delle Venezie 1998 (13,45 \$ +560102). Ce vin rouge italien, issu du cépage Merlot, est d'un rouge rubis foncé. Au nez, il développe des arômes de fruits rouges très mûrs et d'épices. La finesse de sa structure tannique lui confère un velouté en bouche. C'est un vin moyennement corsé qui se marie avec les fromages à pâte demi-ferme.

En spécialité à la SAQ

Quinta Das Setencostas 2000 (12,45 \$ +897512). Ce vin portugais, rouge profond aux reflets violacés, est le résultat de l'assemblage de différents cépages. Son

premier nez de fruits rouges (cassis, fraise) s'accompagne de notes de vanille. Sa belle attaque en bouche et ses tanins soyeux en font un vin agréable. À servir avec les fromages relevés.

NB : Le chiffre à côté du prix indique le code de la SAQ.

Gérant d'estrade

Sport Inc.

HUGO MEUNIER

En raison de ce perpétuel décalage temporel de publication, une vue d'ensemble s'impose de nouveau. Toutefois, étant donné que j'ai décidé de consacrer ma vie à vous surprendre, ma chronique ne traitera pas de sport, mais plutôt de ce qu'il en reste.

Hormis quelques moments encore très enlevants qui donnent au sport ses lettres de noblesse, le sport relève, de plus en plus, des domaines du marketing et même...de la politique.

Lors du Superbowl, où les Patriots de la Nouvelle-Angleterre ont vaincu les Rams de St-Louis, on a certes vu un match historique. David terrassant Goliath. Pourtant, l'ampleur médiatique de l'événement, les centaines de millions investis dans la joute, les centaines de millions investis dans les joueurs, dans le spectacle, dans la publicité...on n'en finit plus ! Ce côté « machine à sous » fait peut-être perdre un peu de lustre à la simplicité brute et pure d'une partie de football. Il est déplorable que ces joueurs, tous riches à craquer, jouent avec leur portefeuille plutôt qu'avec leur cœur. Il ne faut pas oublier non plus ces pathétiques témoignages patriotiques de l'après match provenant de l'équipe vainqueur. « Nous sommes les champions du monde, on est les plus forts ! Je veux remercier Dieu ; Dieu qui m'a permis de gagner le *Superbowl* et de vivre dans la liberté ! » Vous trouvez que j'exagère, c'était pourtant exactement le genre de discours qui pollue les ondes à la fin de la rencontre.

Dans les Jeux Olympiques, la situation se répète. Cette fois, l'investissement se compte en milliards. Tous ces commanditaires font d'émouvantes publicités avec des athlètes. Pourtant, certains pays veulent toujours en faire plus. Que vient faire un drapeau américain, vestige des attentats, à côté de la torche olympique, symbole des Jeux, vieux de plus de 2 000 ans ?

La politique n'est même pas capable de se reposer le temps des Jeux. À travers le scandale médiatique Salé-Pelletier, le *love story gate*, on constate que quatre juges d'Europe de l'Est ont voté pour le couple russe, quatre juges occidentaux ont voté pour les Canadiens et un juge, corrompue par un marché « secret », a finalement tranché. Je vous laisse tirer vos propres conclusions.



Cette histoire a été médiatisée, mais imaginez le nombre de situations semblables qui ont dû se produire durant ces fameux Jeux !

Au hockey, l'entraîneur a de la difficulté à parler à son joueur sans que ce dernier ne soit accompagné par son agent. Notre sport national est devenu une histoire de gros « cash », où la faiblesse de notre dollar nous place hors de la course. Allez voir la nouvelle acquisition tchèque de Philadelphie et parlez-lui du passé légendaire de nos Glorieux, il vous répondra : « Maurice Rich...who ? » ! Toutefois, nés bons perdants, nous nous résignerons à adopter de nouveaux sports fétiches adaptés à nos moyens tels que le curling, le « bûchage » de bois ou les pichenottes ! Le problème du baseball est identique, sauf que le sort des Expos, ça fait longtemps qu'on s'en fiche ! Vous pouvez prendre notre stade, nos « z'amours » et Youppi, mais laissez-nous nos Canadiens !

Il existe encore de bons moments dans le sport, ceux qui font pardonner : La chute du patineur de vitesse Jeremy Wotherspoon après quatre enjambées au 500 mètres, le programme féérique du duo Salé-Pelletier, les roulades exquises dans la neige des trois médaillés au saut en longueur, les succès de José Théodore au hockey, le refus de Patrick Roy d'aller aux Jeux et le retour en force de Martina Hingis au tennis. Ces moments, parfois difficiles pour l'athlète, sont l'essence même du sport... spontanés, purs, touchants mais surtout, vrais ! ■

Ardisson allume la «télévisson» !

SANDRA CHAKERI

Quel est le point commun entre Michel Rocard (politicien), Doc Gynéco (rappeur), Loana (starlette du *Loff*), et Frédéric Beigbeder (écrivain) ? Aucun, si ce n'est qu'ils ont tous répondu à la question existentielle de Thierry Ardisson, à savoir : « Est-ce que (se faire) sucer, c'est tromper ? » Un peu bas, me direz-vous, mais ne soyez pas trop hautain et posez-vous la question !

J'ai longtemps hésité à l'écrire, mon article sur Ardisson. Pourquoi ? D'abord, j'ai pensé : Ardisson, au Québec, on s'en tape. Et puis, les rares personnes qui le connaissent (mes camarades français de journalisme !) le détestent. Finalement, avec toute la polémique autour de l'accent dit de « plouc » et mon amour de plus en plus enfiévré, je me suis dit : Au diable l'indifférence et la haine.

Plus qu'un provocateur, Ardisson est un mégalo à tendance schizo : soixante-huitard à Paris, publicitaire à 20 ans, écrivain accusé de plagiat en 1975, recyclé dans le journalisme en 1976, obstinément monarchiste et libertin, il finit animateur d'une des émissions les plus regardées du paysage audiovisuel français (PAF).



À 53 ans, l'homme au costume et t-shirt noir n'a toujours pas son permis de conduire. Étrange pour un bonhomme qui veut toujours être là avant les autres. Car s'il vous agace, dites-vous bien qu'il en a du flair, le Thierry. Qui aurait imaginé que les stars les plus convoitées par le PAF se battraient pour venir se faire enquiquiner, voire offenser, par un emmerdeur ?

La vérité est pathétiquement primitive. Les Rocards et compagnie ont compris une chose : Pour qu'on parle de vous, une seule formule magique, s'adonner au jeu sado-maso du diabolin. Vous doutez encore ? Il a suffi qu'il se moque de l'accent de Nelly Arcand pour qu'une tonne de courriers électroniques lui tombe sur la tête en provenance

du Québec. S'en est-il excusé pour autant ? Non, bien au contraire, il en a rajouté. Alors, arrive l'entrevue avec Paul Arcand et même la chronique « petrowskienne ». Résultat des courses : *Tout le monde en parle !*

Mais revenons à mon amour somme toute justifié. D'une certaine façon (expression qui lui est chère, puisque qu'elle permet de s'en tirer quand on va trop loin), Thierry est l'antithèse de l'animateur télé. Grâce au mélange des genres, il permet au public de voir une légende comme Ray Charles assis au côté d'un idiot comme Baffie, mais aussi d'écouter les envolées lyriques d'un Philippe Sollers avant les âneries d'un Philippe Corti.

Quant aux interview un peu malpropres ou franchement sadiques, elles permettent de se dire : « Tous ces gens sont

comme nous, avec leur histoire de cul, leurs dégrisements, leur moment de bonheur, leur penchant pour le cannabis. » Comme il le dit si bien lui-même (ah, que je l'aime !) : « Je pense que ma petite entreprise de démystification passe par des choses comme celle-là ».



S'il est monstrueux au goût de certains, il sait être fascinant aux yeux des autres. Bref, il sait me conforter dans ma conception de la *monstruosité fascinante*. Sans vouloir sauter du coq à l'âne, vous rappelez-vous Capitaine Flam... « Capitaine Flam, tu n'es pas de notre galaxie, mais du fond de la nuit, capitaine flamme ! »

Au-delà de la gamine qui resurgit en moi quand il se pavane sur cet air presque sacré, je me dis qu'il est bien de notre galaxie et qu'il a tout compris : l'humain, et lui en tête de liste, est prêt à tout, pourvu que cela paie ! Amer constat, pour une idéaliste qui fredonnait : « D'aussi loin que l'infini, tu descends jusqu'ici, pour sauver tous les hommes... » ■